

26 | BONNES FEUILLES

Le Monde

VENDREDI 13 SEPTEMBRE 2019

Où va Israël ? Existe-t-il un devoir de loyauté des juifs du monde à son égard ? Ces questions parcourent « Mauvais juif » (éditions des Equateurs), de **Piotr Smolar**, correspondant du « Monde » à Jérusalem de 2014 à 2019. Dans ce livre, dont nous publions des extraits, il mène de front une enquête sur son histoire familiale et une plongée dans ce pays en proie à un raidissement identitaire

“

Le judaïsme et le sionisme ne coïncident pas, ou plus

”

Q

u'est-ce qu'un mauvais juif ? L'expression implique une forme de trahison, la trahison d'une promesse que je n'ai jamais entendu formuler clairement à mon attention. Je ne sais pas répondre à cette interrogation. L'évidence avec laquelle le titre de ce livre s'est imposé paraît néanmoins préoccupante. Il traduit sûrement une forme de déni. Mais le déni peut être une forme de lâcheté, pour éviter les ennuis, comme un moyen de résistance contre une modernité désoyante. Une clandestinité assumée.

Ces dernières années, l'assignation à résidence identitaire s'impose partout. Les pulsions nationalistes, l'ère néo-tribale navrante ont provoqué l'effacement d'un humanisme apaisé sans être naïf, la financiarisation du monde, la question migratoire, le vertige écologique donnent le sentiment qu'on vit entouré d'incendies. Quand on est angoissé, on cherche des remèdes simples. On désigne des boucs émissaires, et les juifs ont toujours été tristement privilégiés sur ce plan. On est prêt à faire des sacrifices pour sa sécurité physique, culturelle, économique. La démocratie,

NOUS ASSISTONS À UN BOULEVERSEMENT MAJEUR : L'ÉTAT JUIF MET DE NOMBREUX JUIFS D'AILLEURS DANS TOUS LEURS ÉTATS, EN RAISON DE SON DURCISSEMENT IDENTITAIRE

les contre-pouvoirs, les valeurs libérales, l'idée de métissage et d'ouverture : on perçoit moins leur valeur et le privilège qui nous est offert d'en jouir. C'est ainsi que ces acquis se craquelent lentement. Il n'y a pas d'effondrement mais une érosion, à la fois intime et collective.

Parler de droits de l'homme devient exotique, langue morte qu'on cultiverait avec des manuels à moitié déchirés. Chaque puissance du monde prétend dorénavant se draper dans sa spécificité. (...) Il n'existe pas de révélateur au sens photographique permettant de mettre au jour une identité juive substantielle. Il n'y a qu'un dégradé infini et subtil. Ce qui lie les destins est souvent la volonté de préserver, quelle qu'en soit la forme, une petite lumière, d'assurer la pérennité d'un héritage, malgré ses modifications au fil des décennies. Le lien entre toutes les nuances de ce dégradé, c'est le deuil des tragédies passées plutôt qu'une culture unique et homogène, et un attachement sentimental plus ou moins intense à Israël, par les proches qui y vivent ou bien par la simple émotion de ce miracle de l'histoire qu'est un foyer national.

Les diasporas présentent à elles seules un extraordinaire éventail de situations, en plein

bouillonnement. Qui aurait imaginé il y a quelques années la tension historique en développement entre les communautés libérales – dites conservatrices et réformistes – aux États-Unis et la droite israélienne ? Ce phénomène a des explications très complexes. Elles relèvent à la fois de questions religieuses, linguistiques, culturelles, générationnelles, politiques. Nous assistons à un bouleversement majeur : l'Etat juif met de nombreux juifs d'ailleurs dans tous leurs états, en raison de son durcissement identitaire. Il n'y a plus d'alignement automatique, de corps unique, d'assemblée spirituelle. De destin en partage. Il ne s'agit pas de porter un jugement de valeur. On peut même y voir un signe positif, celui d'une lente banalisation d'Israël, Etat parmi les Etats, soixante et onze ans après sa création. Le sionisme politique, dans sa mission originelle moderne, est parvenu à ses fins. Ou presque, faute de frontières clairement tracées et reconnues.

Des ruptures avec la diaspora ? On en trouve. L'accès mixte au Mur des lamentations, promis au terme d'une longue méditation puis abandonné de façon cynique par le gouvernement Nétanyahou en juin 2017, a été une borne importante. Le Kotel appartient à tous les juifs, disaient les organisations américaines, humiliées et furieuses. Mais entre cette avancée vers le pluralisme religieux et la préservation du monopole du grand-rabbinat, Benjamin Nétanyahou a choisi une nouvelle fois son intérêt immédiat, sa clientèle, sa coalition.

Au-delà de cette affaire, le divorce prend racine dans un sentiment d'exclusion ressentie par de nombreux juifs américains. Ils ne se reconnaissent pas dans le chemin emprunté par Israël et s'estiment déconsidérés. Lors de l'attaque antisémite contre la congrégation Tree of Life à Pittsburgh, fin octobre 2018, le grand-rabbin ashkénaze David Lau a refusé d'employer le terme même de « synagogue », lui préférant l'expression « lieu avec un caractère profondément juif ». Onze juifs avaient été massacrés pendant le shabbat par un extrémiste blanc américain. Mais le grand-rabbin n'oubliait pas de rappeler le « profond désaccord idéologique » qui le séparait des victimes.

« Les tribus d'Israël »

Le reproche à peine feutré qui est adressé en retour aux juifs américains consiste à dire qu'ils ne participent pas, eux, à la défense d'Israël, les armes à la main. Ils ne seraient donc pas légitimes pour s'exprimer. C'est ce que suggérait Tzipi Hotovely, vice-ministre des affaires étrangères, en novembre 2017. Figure de la droite nationaliste religieuse, elle expliquait alors que les juifs américains étaient sans doute « trop jeunes pour se soucier de ce qui est d'être un juif sans Etat juif ». Elle évoquait leur « vie assez confortable », sans l'expérience des tirs de roquettes sur leurs maisons, d'autant qu'ils n'envoyaient pas « leurs enfants se battre pour leur pays ».

Il ne faut pas prendre ces propos polémiques pour un épiphénomène ou un lapsus. Israël a pour vocation, pour mission, d'être la maison des juifs du monde. Or le judaïsme et le sionisme – non pas le droit légitime à un Etat, mais sa forme territoriale agressive et dévoyée, celle d'une droite s'accommodant ou se félicitant de l'occupation en Cisjordanie, aspirant à présent à l'annexion des colonies – ne coïncident pas, ou plus. Ce divorce est crucial. Il empêche de déformer par essence toute critique du gouvernement d'Israël en critique de l'Etat lui-même, qui n'aurait pas vocation à être, selon ses ennemis fanatiques. Or il faut, absolument, que la conversation puisse avoir lieu.

Prenons Israël et ses 9 millions d'habitants, dont 6,7 millions sont juifs.

Prenons un étudiant de l'université de Tel-Aviv, sandales aux pieds et iPad dans le sac. Il est laïc, ouvert au monde, il parle anglais. Il aime se retrouver avec ses amis dans l'un des cafés branchés de la ville et apprécie la bulle optimiste

et dynamique dans laquelle il évolue, tant il se reconnaît peu dans le reste du pays. Il croit dans la coexistence avec les Arabes et méprise les ultraorthodoxes.

Prenons justement un haredim de Bnei Brak, à quelques kilomètres du centre de Tel-Aviv. Il vit en noir et blanc sous l'œil de Dieu, résistant aux tentations du monde moderne ou bien essayant de nouer avec lui des compromis secrets.

Prenons un fils d'immigrés russes, arrivés au début des années 1990. Lui a fait l'armée ici ; son patriotisme est profond mais son judaïsme superficiel. Aux repas familiaux, on parle encore russe, on fait les courses dans les épiceries aux étiquettes en cyrillique, on regarde volontiers les journaux télévisés dans cette langue d'origine. Mais l'assimilation s'est faite à une vitesse prodigieuse. Moscou, Odessa ou Chisinaou sont devenus des destinations exotiques et improbables pour ce jeune Israélien.

Prenons un colon de Yitzhar, au sud de Naplouse, en Cisjordanie, représentant la frange la plus extrémiste de la présence juive dans les territoires occupés. Il hait les Palestiniens – les Arabes, plus généralement, puisqu'il s' imagine en poste avancé de la civilisation contre ces barbares. Il psalmodie Dieu avec la même ferveur qu'il viole chaque jour les principes humanistes les plus élémentaires de sa confession.

Ces quatre hommes-clichés, qu'ont-ils en commun au-delà d'une terre de naissance ? Veulent-ils un Etat démocratique ou un Etat juif penchant vers la théocratie, puisqu'il va devenir impossible de préserver entièrement ces deux visées ? Croient-ils dans une société unifiée ou une société métissée, tolérante envers les minorités ? Voient-ils les 20 % d'Arabes israéliens comme une population de citoyens égaux aux juifs, dont il faut faciliter l'émancipation, ou bien comme un groupe suspect, à la loyauté toujours douteuse ? Ces quatre hommes, quelle promesse d'avenir voudront-ils adresser à leurs enfants ?

En juin 2015, le président Réouven Rivlin a tenu un discours lucide lors de la conférence d'Herzliya sur la fin d'une forme d'homogénéité dans la société, dont il faudrait tirer les conséquences. Il y évoquait « les tribus d'Israël », le changement dans la « structure de priorités » du pays, avec l'émergence de groupes d'une importance démographique sensiblement égale : les haredim, les nationalistes religieux, les laïcs, les immigrés russophones, les Arabes. Cette véritable révolution n'a pas encore produit tous ses résultats, mais elle est lourde d'incertitudes. « Israël sera-t-il un Etat juif et démocratique, laïc et libéral ? s'interroge le président Rivlin. Ou un Etat régi par des lois démocratiques religieuses ? Sena-ce un Etat pour tous ses citoyens et ses nationalités ? »

Ces questions sont centrales et existentielles, surtout pour un jeune Etat. Elles devraient se trouver au cœur du débat, alors qu'une érosion démocratique se produit. Pourtant, personne ne s'est emparé d'elles, au cours de la campagne électorale de 2019. Nétanyahou, focalisé sur sa survie politique, a préféré prendre une nouvelle fois pour épouvantail la minorité arabe, désignant ses représentants comme des agents complotant contre l'Etat. L'ancien chef d'état-major, Benny Gantz, a servi des discours calibrés au millimètre, pour ne s'aliéner aucun segment de l'électorat. Le prisme sécuritaire recouvre tout. Il est confortable. Il permet de penser exclusivement en termes de menaces et d'ennemis, sans se questionner.

« Êtes-vous juif ? »

Pour entrer dans la bande de Gaza, il faut passer par le terminal israélien d'Erez. On laisse la voiture sur le parking, où des chauffeurs arabes attendent des clients potentiels. On passe un premier portail et on pénètre dans le hall. Un soldat, le doigt sur la détente et l'arme automatique en équilibre sur le torse, vous déshabille du regard. Il a une grille mentale, des critères bien intégrés. Votre dangerosité est appréciée selon un logarithme dont

vous ne pouvez soupçonner la complexité, vous le naïf, vous le passant.

Il y a plusieurs guichets, mais un seul est ouvert. On n'est pas aux comptoirs de Roissy. Il faut la queue pour qu'on se précipite à Gaza, une pluie de roquettes pour attirer les envoyés spéciaux du monde entier. Par temps calme, ce sont les correspondants à Jérusalem qui se déplacent. Mais les visiteurs les plus assidus sont les diplomates étrangers, les employés d'organisations non gouvernementales, les délégations. Ils viennent tous au chevet du grand malade gazzaoui, ils mesurent l'épaisseur des barreaux qui l'entourent, ils froncent les sourcils et formulent des pronostics alarmants, en constatant que, décidément, ça va encore plus mal que la fois précédente. L'argent des donateurs est bloqué dans un tuyau. Des négociations butent. Des promesses ne sont pas tenues.

La soldate qui examine vos documents est placée en hauteur. Sûrement pour des raisons de sécurité. La vitre entre vous semble très épaisse. Elle répond à votre « Shalom » entre ses dents, ou pas du tout. Elle tourne les pages de votre passeport. Ce n'est pas la première fois que vous venez. Vous êtes un récidiviste.

« Où vivez-vous ? »

« À Jérusalem. »

« Où ça ? »

« Dans le quartier de Talpout. »

« Quel est le prénom de votre père ? »

« Aleksander. »

« Où est-il né ? »

« En Pologne. »

« Où ? »

« A Białystok. »

« Quel est le prénom de votre grand-père ? »

« Lequel ? »

« Le père de votre père. »

« Griza. »

l'ai employé son diminutif. Je m'en suis rendu compte une fois la bouche refermée. Ça n'a évidemment aucune importance. Sur l'ordinateur que la seule soldate contemple d'un air mélancolique, il n'y a pas mon arbre généalogique fluorescent, avec des liens hypertextes, permettant de relever la moindre de mes erreurs.

« Vous parlez hébreu ? »

Elle me fixe plus intensément. Ces consonances, ces origines, République française, prétend pourtant le passeport.

« Non. »

Elle n'est pas déçue. Elle n'est pas en colère. Elle paraît indifférente et achève la procédure. Elle imprime un ticket bleu de sortie du territoire, puis appose un tampon sur une feuille blanche où apparaissent les autres visiteurs de la journée, avant d'activer l'ouverture de la porte. (...)

« Êtes-vous juif ? » Ahmed Yousef pose son regard sur moi sans hostilité. Il est fatigué. C'est la fin de la journée. Il n'a rien mangé ni bu depuis 4 heures du matin, pour cause de Ramadan. Sa question est tombée alors qu'il déchiffrait ma carte de visite. La consonance peu française l'a intéressé. « Origines polonaises », ai-je cru bon de préciser. Alors, « êtes-vous juif ? »

A Gaza, Ahmed Yousef est une figure pragmatique du Hamas. Son visage le plus avançant, il parle très bien anglais, d'une voix douce, sans ressentir le besoin de répéter en boucle les mêmes formules écoulées comme certains de ses compagnons de route. Il est l'analyste lucide, parfois sévère, de la « résistance nationale », tout en y participant. Quand les délégations étrangères viennent à Gaza, elles apprécient le détour par son bureau, à condition que l'ascenseur fonctionne. En sortant, elles ne manquent pas de soupirer à l'idée que les choses seraient plus aisées si tout le Hamas ressemblait à ce petit homme barbu. Mais alors, « êtes-vous juif ? »

S'il demande, précisez-le, c'est parce que le mouvement migratoire de Pologne vers la France ne lui a pas échappé. Il se dit aussi, peut-être... « Non. » Sans hésiter, « non ». Ma voix reste neutre, ou du moins le prétend-elle. ■

PIOTR SMOLAR



MAUVAIS JUIF
de Piotr Smolar,
éditions des Equateurs,
208 pages, 18 euros